

## LES MAINS, JUSTEMENT...

Elles sont très anciennes, et elles sont si fraîches ; elles ont naguère cuisiné les premières couleurs, essayé leur pose, déposé leur mémoire : c'était dans des grottes, on les a nommées *positives* ou *négatives*, mais il faut à tout prix les distinguer. Elles ne font pas le même geste ni n'accomplissent le même événement ; et si ce n'est pas le même geste, c'est qu'elles ne disent pas la même chose...

Il n'y avait pas beaucoup de choix : le noir du charbon, le rouge de la terre. On ne sait toujours pas, on ne saura jamais pourquoi elles ont fait ce qu'elles ont fait mais on est presque sûr de comment elles le firent : cette connaissance est physique, son expérience est double.

Plonger les mains – une main – dans de la terre pigmentée ou dans du noir de fumée pour l'appliquer sur la paroi, presser et déposer cette charge, c'est se mettre debout et repousser le mur ; presser ce noir ou ce rouge devant soi, au-dessus de soi, c'est étreindre et signer en même temps, c'est vouloir et marquer, subir et marquer – donc vouloir et subir – comme si d'un même geste on effectuait deux mouvements antagonistes, d'apposition et de résistance, comme si on pouvait recevoir et communiquer, dire et faire, conclure et ouvrir, d'un geste simple, presque premier : préparer du rouge ou du brûlé et le mettre à pleine main sur ce qui à la fois résiste absolument et dont on peut quand même palper l'accueil. Geste de soumission et de passage, d'un seul élan de tout le corps qui presse et ne s'en satisfait qu'en refaisant son geste, le multipliant autant de fois que nécessaire – mais de quelle nécessité s'agit-il ? – le geste cependant reste clair, assuré, donné à la terre et à la lecture.

Plonger la main dans la couleur, en pétrir le jus, en machiner la substance : c'est manœuvrer le désir, l'amalgame extatique. Jusqu'à la trace brandie par le corps tout entier, dressé, imposant la marque de son cri. Reste l'image de celui ou de celle qui est encore là, qui a fait ça et qui le dit de toute la force de sa main muette. Qui signe à jamais sa présence, sa nuit ou son rouge métonymique, et, d'un seul geste, le décollement de toute expression.

Si un autre geste s'impose, c'est qu'un autre message s'accomplit.

Tout autre en effet est la *main négative*. Plus technique, réclamant une préparation et une disposition autre, s'effectuant si différemment qu'on se demande s'il s'agit de la même opération, si elle remplit le même office, si sa fonction n'aurait pas d'autres finalités.

Une certitude cependant : c'est le même rouge et le même noir qu'elles préparent et utilisent, mais dans quel autre monde la *négative* réalise-t-elle sa performance ?

Il y a là une conception en deux temps et un vouloir qui a pensé ces deux temps, qui a technicisé cette conception, qui a soufflé ou non dans un outil. On est loin de la gestuelle

simple et rapide de l'apposition positive. Ne faut-il pas déjà imaginer quelque forme de négation pour concevoir d'en réaliser la marque inversée, le retournement, la trace par l'absence ?

Vouloir un dessin et qu'il soit le vide du corps présent. Vouloir un profil manquant, la silhouette affirmant qu'on aura été là, qu'on aura songé à signer par défaut, et devant, pour ce faire, mettre au point une projection de matière, plusieurs techniques possibles.

Et pour quoi dire d'autre ?

Compliciter ainsi l'envers d'une réalisation évidente, parvenir à la retourner, se peut-il que ce soit le même désir à l'œuvre sur les mêmes parois ? N'est-ce pas l'ouverture d'un champ et sa confrontation avec un autre ? On dirait presque l'invention du miroir, du fantôme de la reproduction et du manque qu'ils génèrent. C'est comme le reflet d'un savoir qui s'étourdit d'avoir lieu, qui trouve à interroger l'image, quand la *positive* en possède la puissance, ici, elle serait plutôt *en puissance*. Puissance et *puissance*. Le monde béait et se refermait. La vie poussait et s'enterrait, forçait et s'effaçait. La grotte fut l'atelier de plusieurs questions, dont les mains montraient plusieurs directions.

\*

Ces mains, peut-être écrivent-elles déjà. Elles découvrent l'acte avant l'écriture. Elles écrivent sans savoir et sans mot. Je fais l'hypothèse qu'écrire tenterait la conjonction de toutes les mains, *positives* et *negatives*. J'ai essayé d'aller vers cette expérience, j'ai nommé cela *écre* (\*) : toucher, à la source du geste, ce qui veut sourdre, tendre à ça, au noyau de ça et, avant de l'atteindre, au moment de l'atteindre, s'apercevoir qu'il se volatilise, qu'aucune origine n'existera autrement, qu'elle sera toujours ce à quoi l'on touche quand on touche, écrit quand on écrit, peint quand on peint. Comment fait-on pour faire ? Réponse : *écre* s'il se peut.

Il semble qu'à ce stade l'on puisse ressentir deux mouvements inverses : une absorption, une rétractation qui fait reculer les forces de la main vers une aspiration à de la langue et du vocabulaire et, en sens contraire, une avancée...

Qui tend la main vers la page, pousse le mur de la disparition, suit du doigt les marques qui effacent ce qu'elles visent. Un tâtonnement, pour rien qu'un surcroît d'épaisseur, un surplus de nuit et de lointain et, avec eux, à même le mur lui-même conducteur, quelque pensée incontrôlable.

Parallèlement en effet, on ressent de la pensée accompagnant ces deux mouvements, deux élans qui se croisent, se frottent, se heurtent, deux élans de pensées produisant remous et frictions, laissant parfois la main stupide face à ce qu'elle vient de transcrire, de soutirer à tant

de physique et d'électricité. Jeu de double face – de main double – dont aucune n'est vraiment l'envers de l'autre, ni sa négation, ni sa confirmation, et dont la simultanéité n'est praticable que dans l'ignorance et la stupeur. Telle la somme de deux gestes qui ne peuvent s'additionner. Ainsi, avec nos corps désormais grammairisés, nous arrive-t-il de construire de l'écrit en triturant de la langue.

**Nicolas Pesquès**, mai-juin 2020.

(\*) *Essai d'écre* dans *La face nord de Juliau neuf*, et suivants.